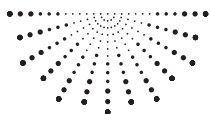
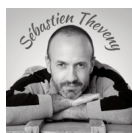


L'AMER NOËL

THRILLER - NOUVELLE



SEBASTIEN THEVENY



SANS CONTACT



*V*ous qui passez devant moi sans me regarder ni même me voir, sans vous abaisser à ne serait-ce que tendre une oreille attentive, sans daigner ralentir votre course effrénée vers la vacuité de votre société consumériste, faites une pause.

Juste un bref instant.

J'aurais tellement de choses intéressantes à vous raconter si seulement vous posiez sur moi un simple regard d'affection, au lieu de ce coup d'oeil en biais rempli d'une pitié dont je me fous totalement, si vous saviez !

Il n'y a bien que vos gosses qui osent encore me regarder droit dans les yeux, leurs pupilles pleines de questions et leurs iris empreints de l'innocence qui a fui vos coeurs d'adultes depuis bien trop longtemps.

Oui, je le crie silencieusement, vous avez le coeur sec, bande de pantins articulés par des ficelles que vous ne discernez pas plus que vous ne me voyez moi-même.

Vous ne comprenez pas — quel dommage ! — que vous ne choisissiez pas votre vie mais que vous la subissez. Mais regardez-vous deux minutes ! Arrêtez-vous devant cette

vitrine sous laquelle j'ai élu domicile et ouvrez les yeux. Non, ne me regardez pas moi, finalement ça je m'en fous; contemplez votre propre reflet, sondez votre regard creux, là où vos rêves d'enfant ont disparu.

Voyez comme, à la place des étoiles qui y brillaient jadis, ne subsiste plus que le symbole « euros » ou « dollars » ou « yens », c'est selon. Des symboles qui vous hantent, des hochets qui vous font marcher au pas cadencé, des chimères qui vous aveuglent, bande de décérébrés.

Ceci est d'autant plus patent en ce mois de décembre qui voit les rues se parer de lumières éblouissantes, de guirlandes qui s'entortillent autour de votre cerveau gavé de publicités alléchantes et de marketing agressif.

Vous n'avez qu'un désir : être les premiers à posséder ce téléphone dernier cri au prix d'un mois de salaire d'un smicard; ce sac à main en peau de je-ne-sais-quoi qui coûte le bras sur lequel vous le pendrez; ces huîtres et ce foie gras qui épateront vos amis le soir du réveillon; cette console de jeux que vos rejets vous réclament à corps et à cris depuis des mois et que vous ne savez plus leur refuser.

Tout ça, vous le paierez rubis sur l'ongle avec votre carte bleue, black, gold, infinie... jusqu'où ira la débauche ?

À côté de ça, vous n'avez jamais de monnaie, pas vrai ? Les rares fois où votre regard me frôle et que je parviens à faire entrer dans vos oreilles ces quelques mots répétés à l'envi, cette supplique débitée machinalement à force d'être ignorée de vous, vous n'avez plus en poche la moindre pièce à faire tomber dans ma casquette décolorée.

J'oubliais, on ne paye pas son foie gras ou ses brisures de truffe d'hiver de chez Fauchon à deux mille balles le kilo avec de la pierraille ! Ce n'est pas assez chic, n'est-ce pas ? Trop « popu » la monnaie ! Tout juste bonne à balancer aux pieds des laissés-pour-compte tels que moi lorsque, grand seigneur, vous sortez de la boulangerie les bras chargés de

pain sans gluten ou de macarons à la rose et que vous n'avez pas opté pour un paiement sans contact...

SANS CONTACT ! C'est en quelque sorte le résumé de cette relation qui nous lie, vous et moi.

On se croise sans jamais se rencontrer.

Parce que nous ne sommes pas du même monde bien que nous vivions sur la même planète, dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, qui sait ?

Quoique, suis-je en droit de revendiquer un quelconque domicile ? Alors que je vais, je viens, au gré de ma fantaisie, du voisinage et des plaintes des riverains...

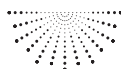
Bien que je préfère certaines rues à d'autres, plus ensoleillées, moins exposées au vent, je n'ai pas le loisir de faire le difficile. Les regards méprisants, les insultes, les coups parfois et les dénonciations m'obligent à quelques démenagements imprévus.

Il m'arrive même, certains soirs, d'être gracieusement hébergé aux frais du contribuable, dans une cellule de dégrèvement du commissariat le plus proche. Je ne m'en plains pas, j'y trouve un semblant de repas et de la chaleur. Je ne parle pas là de chaleur humaine, vous l'aurez compris.

Les condés ont l'habitude de mes visites en leurs murs. Ce ne sont pas des mauvais bougres, ils font leur boulot, voilà tout. Ils ne m'écoutent ni ne me voient guère plus que vous ne le faites, c'est bien dommage car... j'aurais beaucoup à raconter !

Car, n'en déplaise aux bonnes gens, je suis les yeux et les oreilles de la rue...

NOIRES PENSÉES



La nuit avait drapé les rues de la ville, libérant ainsi la magie des lumières festives. Guirlandes bariolées clignotantes, enseignes des boutiques scintillantes, vitrines regorgeant d'inventivité pour attirer le chaland dans leurs filets.

Karim, lui, semblait s'évanouir dans l'ombre, au ras du sol, près d'une bouche de métro, là où le froid mordait moins fort sa peau pourtant burinée par le poids des années de galère.

Il s'était assoupi alors que les premières enseignes abaissaient leur rideau de fer, que les premiers employés regagnaient la chaleur confortable du foyer.

Depuis deux jours, le thermomètre affiché sous la croix verte de la pharmacie indiquait des températures proches de zéro. La nuit, la maraude associative tournait. Il les aimait bien, ceux-là, qui le regardaient, l'écoutaient, le priaient d'accepter leur concours. Mais chaque fois, Karim avait poliment décliné leur offre de logement, acceptant néanmoins la boisson chaude et l'en-cas réchauffé qu'ils proposaient.

C'est ainsi que cette nuit-là, il s'était préparé à la passer

une nouvelle fois emmitoufflé sous son informe couverture rapiécée. Une nuit comme les précédentes.

Ou presque...

CE QUI AVAIT RÉVEILLÉ KARIM, sur les coups de minuit trente — l'heure clignotait sous la croix verte de l'officine — furent les éclats de voix à l'autre bout de la rue, du côté des Galeries Lafayette. Rien de bien inhabituel en un samedi soir où les bandes de jeunes écumaient les bars branchés du quartier, s'envoyant bières pale ale, mojitos et caïpirinhas à gogo.

Pourtant, cette fois, Karim eut un mauvais pressentiment et comme une envie de faire taire ces merdeux qui l'empêchaient de dormir tranquille sur son matelas de bitume.

- C'est pas bientôt fini, ce bordel ? beugla-t-il d'une voix enrouée.

- Ta gueule, eh, poivrot ! entendit-il en retour.

- Tu peux pas être un peu poli, jeune trou du cul ? grommela Karim à destination du jeune homme qui titubait dans sa direction.

Karim se recroquevilla instinctivement sur lui-même en voyant fondre sur lui le jeune éméché, manifestement excité et désinhibé par l'alcool. Ce dernier se pencha au-dessus de la masse apeurée du sans-abri.

- On fait moins le malin, maintenant, le vieux reubeu ? Hein ? M'emmerde pas, compris ? Si j'ai envie de beugler dans la rue en plein samedi soir, c'est pas toi qui vas m'en empêcher. Si ?

Karim marmonna des mots incompréhensibles sous son duvet de fortune.

Le jeune homme, sûr de sa domination, finit par balancer un coup de latte dans le tas de fripes qui recouvrait le SDF, provoquant un bruit sourd lors du choc.

Puis il se racla la gorge et balança un crachat verdâtre sur la pelisse râpée de Karim.

- Sale clodo, va ! lâcha-t-il en s'éloignant vers le coin de la rue derrière lequel il disparut.

ENCORE TREMBLANT SOUS SA COUVERTURE, Karim ruminait de noires pensées tout en se frottant les côtes, là où le coup de pied du jeune con l'avait atteint. Puis il farfouilla dans une espèce de baluchon rapiécé qu'il gardait précieusement comme l'un de ses uniques trésors et empoigna avec soulagement un objet qui le rassura instantanément.

Sa main s'enroula fermement autour du manche en bois grossièrement taillé, serrant si fort que les jointures de ses doigts blanchirent de rage.

Le contact du manche le rasséréna quelque peu. Il préféra néanmoins s'assurer visuellement du bon état de celui-ci. Tirant lentement l'objet du baluchon, il le dévoila bientôt sous sa couverture puis, les yeux fiévreux, le dressa devant ses yeux, tout en surveillant les alentours.

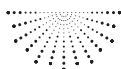
La lame brilla d'un vif éclat à la lumière de la guirlande qui pendait en clignotant au-dessus de sa tête.

Karim jeta un regard en direction de l'angle de la rue où avait disparu le jeune trouble-fête.

Puis il se leva.

Et s'engouffra à son tour dans la venelle un peu plus sombre.

MAUVAISE RENCONTRE



J'étais encore en train de dormir lorsqu'ils me sont tombés dessus.

Ils étaient trois, comme souvent quand ils patrouillent. Mais cette fois, à la différence de leurs précédentes visites — disons, de courtoisie — les condés avaient l'air beaucoup moins avenants.

- Oh ! Karim. Réveille-toi, bon Dieu ! a répété l'un d'eux en me secouant la paillasse.

- T'es encore beurré, ou quoi ? a plaisanté son collègue, connaissant mes mauvaises habitudes.

C'est vrai qu'en hiver il m'arrivait parfois de tâter de la chopine pour me réchauffer le caisson. Je savais pourtant bien que c'était pas la solution, qu'un café aurait été meilleur pour ma santé. Mais, bon sang, est-ce que j'avais les moyens de m'offrir un caoua de dix centilitres au Starbucks alors qu'un kil de rouge coûtait cinq fois moins cher au Prisunic ? Faut nous comprendre, aussi ! Ou alors nous donner un peu plus de monnaie...

C'est une question de santé publique, quoi, merde !

J'ai émergé lentement de mon brouillard nocturne en bâillant.

- Faut qu'on cause, Karim.

- Je vous écoute, j'ai marmonné.

- Pas sur la voie publique. Suis-nous au commissariat et sans faire d'histoires, ce sera plus simple pour tout le monde.

- Qu'est-ce que j'ai fait ?

- On peut rien te dire maintenant mais c'est du sérieux. Tu nous suis ou on t'embarque de force ?

- C'est bon, c'est bon, on se détend, les copains...

- On n'est pas tes copains ! a rectifié celui qui avait l'air du chef du trio.

Celui-là, je le connaissais bien. C'était pas le mauvais bougre mais il aimait l'ordre, quoi. C'est un peu normal pour un agent des forces de...

ILS ONT EU la délicatesse de m'offrir un gobelet de leur infâme café tiré d'un distributeur du hall d'accueil de la maison poulaga. C'était pas un caffè-latte du Starbucks mais j'allais pas faire le difficile, hein ?

- T'as passé une mauvaise nuit, Karim ? a entamé le chef.

- Ça peut aller, j'ai répondu évasivement. Un samedi un peu bruyant, guère plus que d'habitude, quoi ! La routine. Pourquoi vous demandez ça, patron ?

Le gradé a tordu le coin de sa bouche en signe d'ennui.

- Tu l'as dit, un peu bruyant, en effet...

- Eh ! Je crois pas avoir fait du tapage nocturne, comme on dit, je me suis récrié.

- Pourtant, y'a eu des éclats de voix et du grabuge constatés par des riverains à quelques rues de ton gourbi, Karim... T'aurais rien à nous apprendre à ce propos ? Comme tu le dis souvent, t'es les yeux et les oreilles de la rue, non ?

- Je dormais. D'ailleurs, vous m'avez réveillé un peu tôt pour un dimanche matin, si je peux me permettre...

- Parce que tu t'es endormi tard, Karim !

- Qu'est-ce que vous en savez ? Vous croyez que j'ai fait la bamboula toute la nuit en discothèque ? j'ai ricané. Pas de bol, ma tenue de soirée était au pressing !

- Te fous pas de nous, OK ? Si tu veux que cet entretien se passe bien. Écoute, Karim, y'a eu un meurtre cette nuit à deux rues de ton « logement », alors on s'est dit que tu pourrais nous aider à y voir plus clair dans cette affaire...

J'ai repensé tout à coup à l'altercation que j'avais eue la veille et j'ai frissonné intérieurement, en demandant :

- C'est qui la victime ?

- Un jeune type qu'a pas eu de chance. Qui, d'après les premières analyses, a dû sortir bourré d'un bar et qui a fait une mauvaise rencontre au détour d'une rue.

Merde, alors ! Un jeune type bourré qui sortait d'un bar...

- Et il lui est arrivé quoi, au juste ? j'ai voulu savoir.

- Il a été poignardé à plusieurs reprises.

- Poignardé ? j'ai répété en tremblant.

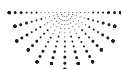
- T'as bien entendu, Karim. Poignardé en pleine rue ! Un coup de surin ! Une lame, un ya, un loupe-lard, un couteau, quoi ! Comme tu voudras. À plusieurs reprises. Aucune chance pour lui de s'en tirer...

- C'est moche, j'ai conclu. Mais je vois pas en quoi je pourrais vous être utile, sur ce coup-là. Si c'est un témoin que vous recherchez, j'ai rien vu, moi...

Le chef a fait le tour de son bureau et est venu s'asseoir dessus, juste à côté de moi, me dominant de toute sa masse.

- T'AS RIEN VU mais t'as peut-être fait ?

EN CHASSE



Faute de preuves suffisantes, les agents de police ne purent retenir plus longtemps Karim dans les locaux du commissariat. Ils le relâchèrent sur les coups de midi, non sans lui avoir offert un sandwich jambon-beurre et un nouveau café.

Qui a dit qu'on ne savait pas recevoir chez la Police nationale ?

POURTANT, une fois qu'il eut regagné son « domicile non fixe », la première chose dont Karim s'assura fut la présence de son couteau au fond de son baluchon, lui-même caché sous l'amas de couvertures à l'aspect douteux. Entre la vue et l'odeur, il est vrai que son fatras, même abandonné sans surveillance, n'attirait pas les convoitises des passants.

Pour son plus grand soulagement, son compagnon de route, qui lui servait tout autant à couper un vieux quignon de pain qu'à se sentir en sécurité dans l'obscurité des nuits de galère, se trouvait toujours au fond de sa cache.

Karim se remémora la suite de l'interrogatoire qu'il avait subi quelques instants plus tôt.

Troublant, c'était le moins qu'on pouvait dire.

Par quel étrange association d'idées les flics avaient cessé de le considérer comme un témoin mais plutôt comme un potentiel coupable ? Qu'avait-il dit ou fait ? Ou bien qu'avait-il omis de faire ou dire ?

Adossé au mur qui jouxtait la vitrine d'une boutique accueillante, tandis que les passants s'entrecroisaient dans la rue piétonne sans lui prêter la moindre attention, le vieil homme se replongea dans sa conversation du matin avec les autorités.

LE BOSS du commissariat avait lâché :

- Des témoins ont attesté, hier soir, de ton altercation avec la victime, Karim !

- Et alors ? Dans ce cas, ils peuvent témoigner que je me suis fait insulter et cracher dessus, voilà tout ! Je suis victime de la victime, en somme. Je peux déposer une main courante ? avait plaisanté Karim.

- Déconne pas, c'est du sérieux, là. Y'a mort d'homme.

- J'ai rien à voir là-dedans. Le mec m'a fait chier un moment puis il s'est barré et je ne l'ai plus revu. D'ailleurs, j'ai peu de chance de le croiser à nouveau, hein ?

Le vieil édenté aux rares chicots jaunis avait rigolé en découvrant des gencives rougeâtres, signe d'une hygiène douteuse chronique qui menaçait de virer à la gingivite. Accompagnée d'une haleine à trancher au couteau...

- Ce qui est curieux, c'est que lesdits témoins t'ont vu, quelques minutes après le départ de la victime, te lever, quitter ton gourbi et t'enfoncer dans la nuit dans la direction où il s'était enfui lui-même. Un esprit un tant soit peu sensé

pourrait en conclure que tu as voulu le prendre en chasse pour te venger.

- Et un esprit un tant soit peu pratique pourrait aussi en déduire que j'avais simplement une sacrée envie de pisser, avait rétorqué le sans-abri. Pour ça, il suffit de constater que les latrines publiques se trouvent justement dans la direction que vous dites, qui se révèle être la direction vers où le mec s'est engagé.

- Et ces mêmes témoins ne t'ont pas vu revenir sous tes couvertures avant une bonne vingtaine de minutes... Un peu long pour uriner, non ?

- Eh ! Je vais pas vous faire un dessin, quoi ! Vous êtes faits comme moi, les gars, même sous vos uniformes. Parfois, on part avec une simple envie de pisser et, une fois sur place, on se rend compte qu'on a la taupe qui bourre. Voyez ce que je veux dire ?

Les flics avaient laissé échapper un sourire malgré la gravité de l'instant.

Karim avait ajouté :

- Ça a beau ne pas être le grand luxe dans mon gourbi de cartons et de couvrantes, mais j'ai des principes, quand même. Je fais pas mes besoins sur mon canapé de fortune !

- OK ! On va considérer cette envie pressante, pour le moment. Mais y a autre chose qui m'interpelle, Karim. J'aimerais savoir si tu as en ta possession un objet tranchant qu'on appelle communément un couteau.

- Évidemment ! Je suis peut-être pas civilisé comme vous l'êtes, chef, mais je suis pas non plus un sauvage. Quand j'ai les moyens de m'offrir une miche de pain frais, j'aime bien m'en découper quelques belles tranches, voyez ? J'ai du savoir-vivre, je la déchiquette pas avec les dents.

. . .

KARIM POSA la main sur le manche dudit couteau à trancher les miches. Il n'aimait pas la tournure qu'avait pris l'interrogatoire policier. Il n'aimait pas avoir été soupçonné. Encore moins que les flics aient mis le doigt sur cette histoire de couteau.

Et s'ils se pointaient pour réquisitionner l'ustensile, le passer aux analyses diverses ? Karim n'y connaissait pas grand-chose à ces trucs-là mais il avait entendu dire que dans certaines séries télévisées américaines, il existait des experts capables de déterminer que telle plaie avait été infligée par telle arme précisément. La longueur de la lame, sa largeur, son état, tout un tas de trucs du genre qui trahissaient souvent l'auteur du crime. Comment ils s'appelaient, déjà, ces médecins spécialistes des macchabées ? Des légistes ?

Bref, peu importait leur dénomination, le SDF se demanda s'il ne ferait pas mieux de balancer son couteau dans une quelconque poubelle.

On se savait jamais.

Ah mais... le problème était qu'il avait avoué aux flics en posséder un !

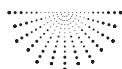
Et si ces flics le lui réclamaient et qu'il était incapable de leur fournir, cela ne constituerait-il pas un aveu ? songea Karim, contrarié.

Le vieil homme se trouvait coincé...

SA PROPRE VÉRITÉ contre les faits ?

Quel poids la parole de ce vieux sans-abri, rebut de la société, aurait-elle face aux experts, aux autorités et aux témoins respectables ?

ENGRENAGE IMPARABLE



Noël approchait à grands pas et cela se sentait dans la rue piétonne où « résidait » le plus fréquemment Karim. Celle-ci se remplissait chaque soir de la semaine, dès l'heure de sortie des bureaux ou des écoles toutes proches.

Une musique, qui se voulait joyeuse, était diffusée en continu par voie de haut-parleurs accrochés aux façades des immeubles quelques jours plus tôt par les employés municipaux. Ils l'avaient d'ailleurs bien emmerdé, ceux-là, quand ils s'étaient pointés avec leur camionnette à nacelle pour accrocher les décorations et les enceintes musicales. Il les gênait, paraît-il ! Karim avait dû débarrasser le bitume mais, à peine les municipaux avaient-ils disparu qu'il réintégra sa « place » habituelle.

Les passants, sans doute attendris par la période des fêtes, des cadeaux et de la joie universelle — parfois feinte — de Noël, se montraient un poil plus généreux avec lui, s'abaissant à lui lancer une ou deux pièces dans son escarcelle crasseuse.

L'un d'eux, cependant, lui fit ce jour-là un cadeau d'une

valeur sans commune mesure : il l'invita à dîner au chaud, dans un bistrot sans prétention tout proche.

Karim, tout d'abord réticent, se laissa convaincre en écoutant son estomac grogner. Le corps, parfois, dictait à l'esprit, une fois toute honte bue. Il abandonna son barda et suivit en toute confiance son bon samaritain, qui ne lui était pas totalement inconnu pour l'avoir vu à maintes reprises remonter la rue piétonne ces dernières semaines.

Son hôte inattendu le précéda à l'entrée du restaurant. Des regards dédaigneux accueillirent les deux hommes à la vue de Karim, emmitouflé dans ses hardes aux relents pas très nets. Cependant, son bienfaiteur étant un habitué du lieu, le patron de l'échoppe les laissa s'installer dans un coin retiré de la salle et consentit à les servir.

Karim ne savait que choisir sur la carte. Il n'était pas habitué à cette variété de nourriture à disposition. Une miche de pain avec un bout de saucisson ou une boîte de pâté de foie lui suffisaient habituellement à se sustenter.

Ce soir-là, Karim s'autorisa un plat chaud ! Risotto aux champignons, un mets raffiné comme il n'en avait plus dégusté depuis des siècles, lui sembla-t-il.

- C'est chaud. C'est bon, avoua Karim la bouche pleine. Merci, monsieur.

- Y'a pas de quoi. Appelez-moi Pierre. Et vous, quel est votre prénom ? Je ne vous connais que de vue. Vous êtes pourtant un personnage incontournable de notre rue mais personne ne vous connaît vraiment, j'imagine.

- Normal. On passe devant mes pieds sans me voir, on évite mon regard. Parce que je suis repoussant à regarder, je fais peur. On a toujours peur de ce qu'on ne connaît pas... Je m'appelle Karim.

- Enchanté, Karim. Très joli prénom. D'origine arabe, n'est-ce pas ?

- Oui, je suis d'origine algérienne. Kabyle, plus précisément.

- D'où les yeux bleus, le coupa Pierre.

- Oui, dit Karim en souriant dans sa barbe grise fournie. Voulez-vous que je vous apprenne quelque chose de drôle, Pierre ?

- Avec plaisir.

- Savez-vous ce que signifie Karim en arabe ?

- Pas le moins du monde, avoua le bon samaritain.

- Cela signifie « noble », « généreux », « honorable ». C'est un comble, n'est-ce pas, pour quelqu'un qui n'a pas le sou et fait la manche. Vous parlez d'un honneur !

- La noblesse et la générosité ne sont pas réservées aux plus riches, philosopha Pierre. Je lis dans vos yeux et vos mots une noblesse bien plus grande : celle du coeur et de l'âme.

Karim ne sut quoi répondre, il n'était plus habitué aux compliments. Pierre relança la conversation.

- Comment en êtes-vous arrivé là, Karim ?

Le Kabyle termina sa bouchée de risotto avant de raconter son histoire.

- Sans doute comme bon nombre de déshonorés comme moi. Une histoire simple, un engrenage imparable. Vous me croirez si vous voulez, mais il y a quelques années, j'étais cadre dans une grande entreprise, j'avais un salaire confortable. J'étais marié, sans avoir eu d'enfants cependant. Puis j'ai été licencié pour faute lourde, sans indemnités, rien. Mes yeux pour pleurer. Je ne retrouvais pas de travail, c'était déjà la crise. J'ai commencé à déprimer puis à boire. J'ai sombré. Ma femme a demandé le divorce et gardé la maison. J'ai retrouvé un logement de fortune mais bien vite je n'ai plus pu en payer le loyer. Le propriétaire m'a signifié mon congé. Je ne touchais plus d'allocations chômage... De fil en aiguille, d'un foyer social à l'autre, j'ai fini sur ce trottoir que vous

connaissez bien... C'est résumé mais c'est bien un engrenage fatal qui pourrait arriver à tout un chacun, Pierre, croyez-moi.

- Je n'en doute pas.

- La vie est une chienne, parfois, conclut l'Algérien aux yeux bleus.

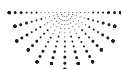
UNE HEURE PLUS TARD, après avoir remercié Pierre avec chaleur et pour la centième fois peut-être, Karim regagna ses pénates d'infortune. Le ventre tendu par son dîner d'exception, la tête légèrement embrumée par les deux verres de vin qui l'avait accompagné, il se jeta sous ses couvertures rêches, la tête posée sur son baluchon et s'endormit comme un bébé repu.

Il se releva une fois durant la nuit, vers une heure du matin.

AU LEVER DU JOUR, le quartier était en effervescence. Un nouveau meurtre avait été commis dans la nuit trois rues plus loin.

Un homme avait été poignardé. Sa carte d'identité révéla aux policiers qu'il se prénommait Pierre...

CETTE FAIM



*A*u matin suivant, je me suis encore une fois fait réveiller par les flics, à coups de lattes mignons dans les côtelettes. D'accord, ils tapaient pas bien fort, c'était plutôt comme qui dirait une manière pour eux de me secouer pour que j'émerge, sans avoir à se salir les mains ou se baisser. Je les comprends, remarquez, ça ne doit pas être drôle de démarrer sa journée dès-potron-minet en réveillant un clodo qui pue le sconse...

- Qu'est-ce qu'y a encore ? que j'ai grommelé entre ce qui me restait de dents accrochées aux gencives.

- Karim, tu nous excuseras de devoir te tirer une nouvelle fois du lit mais ce serait bien aimable de ta part de nous suivre au commissariat...

- Encore ? Bon sang mais ça devient une habitude, chez vous ! Tant qu'on y est, j'aurais meilleur temps de venir dormir dans une de vos cellules, ça nous économiserait à tous du temps et de l'énergie...

- Allez, fais pas le mariole, Karim. Suis-nous sans broncher, on te paie un café et un croissant s'il en reste ! Prends ton baluchon, tant que tu y es...

Rien que pour le croissant, je les ai suivis sans broncher, sous les regards méprisants des riverains. Certains d'entre eux, je me doute, semblaient même soulagés de me voir débarrasser le plancher de « leur » rue. Oui, « leur » car ces gens-là, sous prétexte de payer un loyer ou une traite, revendiquent la possession de la rue. Moi, en revanche, qui la squatte sans craquer un rond, je n'ai sans doute pas le droit d'y prétendre.

Bref, j'ai suivi les flics au commissariat de quartier, comme la veille. Ça devenait une drôle d'habitude. Cette fois, cependant, ils avaient l'air moins commodes que la première fois, ça se lisait sur leurs visages fermés, durs, froids.

ILS M'ONT FAIT ASSEoir devant le bureau du chef.

- Qu'est-ce que tu faisais cette nuit, aux alentours d'une plombe du matin, Karim ?

- Bah... comme souvent à cette heure-là, j'essaie de pioncer en partageant ma couverture avec quelques puces de mes amies.

- Tu t'es pas relevé pisser, cette fois-ci ?

- Euh... Je crois pas ou alors je m'en souviens plus ?

- Ah ! Tu t'en souviens plus ? Pourquoi donc ? Est-ce que par hasard t'aurais pas un peu forcé sur la chopine ?

- Z'avez qu'à dire que je picole, aussi ! j'ai protesté.

- C'est-à-dire que, toi-même, tu nous expliquais hier que ça pouvait t'aider à te réchauffer les miches, insinua le chef. T'as fait quoi de ta soirée ?

J'ai hésité un moment avant de leur avouer, quitte à ce qu'ils me croient pas :

- J'ai dîné au restaurant.

- Tiens donc ! Au restaurant ? On t'a offert des tickets-resto ? C'était ton jour de veine, alors ? On voit qu'on approche de Noël.

- Vous foutez pas de moi, les gars. On m'a invité.
- Un ami de passage ? plaisanta un adjoint.
- Non, un presque inconnu...
- Et toi tu suis aveuglément le premier qui t'invite à dîner, comme ça, sans te poser de questions.

Je secouai la tête.

- Chef, est-ce que vous avez déjà éprouvé ce qu'est la faim ? Pas celle qui vous prend au bide quand vous avez petit-déjeuné trop tôt et que votre repas du midi n'arrive pas avant quatorze heures, voyez ? Non, je parle de la faim qui vous tenaille au quotidien, de jour comme de nuit. Cette faim que vous ne savez même pas si vous pourrez l'assouvir dans la journée. Cette faim qui vous prend alors que des odeurs alléchantes émanent des restaurants, fast-foods et trucks qui vous entourent et que vous n'avez pas le moindre sou en poche pour vous en payer une tranche, vous aussi. Cette faim qui vous tue à petit feu quand vous voyez tout le monde passer devant vous en mordant à pleines dents dans des sandwiches débordant de mayo, des burgers bien dodus ou des cannelés bien dorés. Cette faim qui vous bouffe la tête en voyant certains balancer la moitié de leur sandwich dans la poubelle d'à-côté et que vous vous torturez l'âme à savoir si vous avez le droit d'aller repêcher ce don du ciel au fond de la poubelle... Vous voyez de quelle faim je parle, chef ?

Le gradé soupira, gêné sans doute d'avoir mis les pieds dans le plat et déclenché ma tirade sortie du coeur.

- OK, Karim, je retire ce que j'ai dit. Je suis navré, je te comprends.

- Je ne sais pas si on peut me comprendre.

- Bref, passons là-dessus. Comment s'appelait ce bon samaritain qui t'a payé le dîner ?

- Il m'a dit s'appeler Pierre. Il est du quartier, je l'avais déjà vu à plusieurs reprises. C'était la première fois qu'on

causait ensemble. Il a dû avoir pitié de moi et, en cette période de fêtes, il a eu bon coeur.

Assis à une table voisine, un assistant prenait des notes sur un ordinateur à mesure qu'on causait, le chef et moi.

- Et vous vous êtes quittés après dîner ?

- C'est ça. Il est rentré chez lui et moi, ben... chez moi !

- Tu ne l'as plus revu après ça ?

- Comment voulez-vous ? Il n'est pas allé jusqu'à m'offrir le gîte, faut pas pousser, hein !

Le policier a grommelé une phrase que je n'ai pas saisie puis est revenu au sujet précédent.

- Tu persistes à dire que tu t'es pas relevé pisser ou autre ? il a insisté.

- Je me souviens plus, sérieux, chef !

- Est-ce que tu pourrais nous montrer ton couteau, Karim ? Celui qui te sert à trancher dans les miches de pain.

J'ai froncé les sourcils et plongé ma main dans le baluchon qu'ils m'avaient demandé de prendre avec moi en venant. C'est curieux parce que je possède quand même pas grand-chose et pourtant je n'arrivais pas à mettre la main sur le surin au fond du sac. J'ai farfouillé de plus en plus nerveusement et ça a dû interpeler les condés.

- Y a un truc qui va pas ? a demandé le chef. Tu te sens pas bien ? Tu transpires !

- C'est que j'arrive pas à retrouver ce fichu couteau, chef. Pourtant, je l'avais hier, c'est sûr.

- Et tu l'as perdu ? a ironisé le flic.

- Faut croire...

- C'est drôle, quand même, parce qu'il s'avère qu'on a retrouvé exactement le même couteau que le tien pas plus tard que ce matin.

Je me suis senti soulagé.

- Ah, oui ? Où donc ?

- Planté dans le dos de ton ami Pierre...
Je me suis senti acculé.

GABEGIE FINALE



Le café et le croissant offerts à Karim par la maréchaussée eurent du mal à passer. Un goût amer lui restait dans la gorge après les révélations des autorités. Le barbu hirsute se sentait complètement débous-solé. Il ne comprenait plus rien au déroulé des événements des deux jours écoulés. Ses émotions étaient pareilles à des montagnes russes. Pour l'heure, après une série de loopings émotionnels, son coeur s'emballait, incontrôlable.

Souffrait-il désormais d'un mal insidieux qui lui faisait oublier les actes atroces qu'on lui chargeait sur le dos ? Avait-il agi comme possédé d'une volonté qui lui échappait ?

Avait-il tué ce jeune homme qui l'avait insulté l'autre soir ?

Avait-il froidement abattu Pierre d'un coup de couteau dans le dos ?

- Pourquoi que j'aurais fait ça ? grondait-il face aux flics. Pourquoi j'aurais tué un brave homme comme Pierre alors même qu'il venait de m'offrir un festin de roi ? Faudrait être complètement siphonné pour faire ça à un homme si bon, si altruiste. Vous pouvez pas croire ça de moi, quand même ?

- Malheureusement, ce n'est pas ce que nous croyons qui importe, confirma le flic en chef. Mais plutôt le faisceau d'indices et de preuves qui nous amènent à te soupçonner, Karim.

- Quelles preuves ? Quels indices ?

- Des témoins, d'abord, qui affirment t'avoir encore vu cette nuit te relever à l'heure du crime.

- Bon Dieu ! Je voudrais bien les voir, ces fameux témoins. Qu'on me les présente.

- Disons qu'ils ont préféré conserver l'anonymat.

- Très courageux de leur part... Et les preuves ?

- Ton couteau, mon gars ! Les seules empreintes relevées dessus sont les tiennes, Karim !

- Ben évidemment puisque c'est mon couteau ! Je mange avec, je plante pas des types.

Le chef soupira.

- On va devoir te garder à vue puis t'incarcérer en préventive, je suis désolé.

- Bah... au moins, je dormirai au chaud, philosopha le sans-abri. Ce qui me fait chier, quand même, c'est que je vais pas voir passer le Père Noël dans la rue piétonne comme chaque année...

QUELQUES HEURES après avoir appris la nouvelle de l'arrestation de Karim, les riverains de la rue piétonne se sentirent soulagés. Après deux nuits de terreur dans le quartier, si proche de Noël, les badauds n'osaient plus sortir de chez eux après le coucher du soleil et Dieu sait qu'il s'éclipsait tôt à cette période de l'année. Les réverbères ne les rassuraient pas plus que la présence renforcée des forces de l'ordre en patrouille.

Les langues se délièrent pour accabler le pauvre homme. Dans les bistrotts, dans les appartements, dans les bureaux

ou sur les bancs publics des squares, les avis allaient bon train :

- Je l'ai toujours trouvé louche, ce vieux clodo.

- Bon débarras ! Ça commençait à empester sévère dans le coin.

- Ce vieil alcoolique était pas clair, je vous le dis, ma bonne dame. Moi, je m'en suis toujours méfiée. Je savais qu'un jour il se passerait quelque chose d'affreux.

- Il serait temps que la municipalité fasse ce qu'il faut pour assainir les rues de notre ville de ces cancrelats fainéants.

- S'ils buvaient pas tant, ces types-là, ça n'arriverait pas. Tiens, ressers-moi un petit vin chaud, Marcel, que je me réchauffe !

- On aurait dit un Père Noël poivrot, ce type-là.

- Un Père Fouettard, ouais !

Et Noël n'était plus qu'à quelques encablures.

Noël synonyme de bonté, de générosité, de bonheurs partagés. Par pour tout le monde, apparemment.

KARIM SE REFUSAIT à avouer son implication dans les deux crimes qu'on lui imputait. Il restait prostré toute la journée dans le fond de sa cellule, recroquevillé sur un matelas et une couverture à la propreté douteuse, qu'il idéalisait comme les soieries d'un palace des mille et une nuits.

Au moins, se disait-il dans l'attente de l'ouverture de son procès, il dormait au chaud et mangeait à sa faim bien que les plats qu'on lui servait ne valaient pas une banale miche de pain et un vulgaire saucisson.

PEU À PEU, les gens oublièrent les événements et reprirent le chemin des boutiques illuminées, dépassant le coin de rue où

vivotait auparavant Karim. L'endroit avait été débarrassé de ses hardes et assaini au nettoyeur haute pression empli de Javel. Les dernières traces de son existence s'évanouirent aussi vite que la mémoire des riverains.

Enfin, ce fut le réveillon.

La fanfare, le défilé, les lumières, la musique, les cadeaux de dernière minute, la gabegie finale avant l'orgie de la Nativité.

C'est alors qu'un événement brutal vint remettre en question les certitudes et la bien-pensance de ces braves gens bien sous tous rapports...

ALORS QUE KARIM écoutait les douze coups de minuit sonner à l'église proche du centre de détention, le téléphone du bureau du commissariat de quartier qu'il avait fréquenté quelques jours plus tôt se mit à trépider.

- J'écoute, lança le planton de service qui avait gagné le droit de permanence le soir du Réveillon.

Un silence s'ensuivit, le temps pour son correspondant de répéter ce qu'il venait de lui dire une première fois.

- Merde, c'est quoi ce bordel ?

Mais aucun doute possible, le planton avait bien entendu, la seconde fois comme la première : un nouveau crime venait d'être perpétré dans le quartier Montretout.

Meurtre à l'arme blanche sur la personne du Père Noël...

PAUVRE HÈRE



- Le Père Noël est mort ? s'étonna une nouvelle fois Karim en apprenant la nouvelle de la bouche du commissaire.

- Pas le vrai, hein ! ironisa le gradé. Un type qui faisait des extras aux Galeries Lafayette.

Le sans-abri désormais abrité aux frais de l'administration pénitentiaire leva les bras en l'air.

- Celui-là vous n'allez pas me le coller sur le dos ! Ou alors faudra dorénavant m'appeler Houdini !

- Tu plaisantes toujours avec la mort, toi ?

- Je ne sais pas qui sont les plus blagueurs à ce sujet, railla Karim. Je dois avouer que depuis quelques jours j'ai du mal à goûter vos histoires drôles, commissaire. Vous m'arrêtez, vous me relâchez, vous me reprenez, vous m'enfermez. La prochaine étape, c'est quoi ? Vous me relâchez ? Parce que je suis innocent, quoi !

Le flic se gratta la tête, ennuyé.

- Concernant ce troisième meurtre, je dois admettre que je n'ai rien à ta charge. Mais les précédents, tu avoueras que...

- J'avouerais rien ! le coupa Karim. Je ne vais pas avouer des horreurs que je n'ai pas commises, commissaire. C'est marrant, ça, « commises, commissaire »...

- Arrête tes salamalecs, OK ? Le mec qui t'a insulté, Pierre que tu connaissais, les témoins qui affirment, les empreintes sur ton propre couteau...

- On me l'aura volé, c'est aussi simple que ça !

- Pourquoi on t'aurait volé ton couteau ? C'est pas l'arme la plus introuvable du monde, je ne vois pas pourquoi on t'aurait dérobé ton ya pour suriner des types que tu connaissais...

- Ah ? Vous ne voyez pas, commissaire ? C'est pourtant simple, ça crève les yeux : c'est pour me faire plonger !

- Tu ne crois pas que tu es déjà tombé bien bas, mon pauvre ? Qui aurait intérêt à te faire plonger plus bas... que terre ?

Karim haussa les épaules.

- Est-ce que je sais, moi ? Tout ce que je vois c'est que je constitue le bouc émissaire idéal, non ? Un pauvre hère qui n'a plus rien à perdre, un rebut de la société pour qui la taule vaudra tout aussi bien que la rue. Quoique, à bien y réfléchir, c'est peut-être pas si mal, tout ça. Qu'on me coffre jusqu'à la fin de mes jours, j'aurai la belle vie, tiens !

- Et si c'était ce que tu recherchais, en fait ? soupçonna le commissaire. Une façon commode de t'offrir une villégiature pour tes vieux jours plutôt que de crever la gueule ouverte sur un trottoir ?

Karim lança un regard énigmatique à son interlocuteur, additionné d'un sourire tout aussi mystérieux. Et si...

- Et le troisième bonhomme ? Le Père Noël des Galeries ? Comment j'ai fait le coup ? provoqua Karim. Ou alors, tiens, une idée me vient !

- Fais-nous part de ta science, alors, l'invita à poursuivre le commissaire. Nous sommes tout ouïe.

- C'est sans doute le coup d'un copycat !

- Un copycat ? tressaillit le flic. Qu'est-ce que tu racontes ?

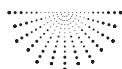
- Pourquoi pas ? Un type qui m'aura observé les deux fois précédentes et imité lors du troisième crime ! En se disant, tant qu'à faire, jamais deux sans trois. Si le clodo trinque, ça peut passer incognito, les flics lui colleront le troisième acte sur les endosses. Un clodo serial killer, ça a de la gueule, non ? Un laissé-pour-compte qui se venge de la société qui l'a détruit ! Jusqu'à désosser le Père Noël, symbole de la Joie de la Nativité du Petit Jésus en culottes courtes...

- Tu me fatigues, Karim ! pesta le commissaire. Allez, tu vas retourner en cellule, le temps que j'éclaircisse toute cette embrouille.

- À votre service, railla le SDF avant de se voir escorté, menottes au poignet, jusqu'au centre pénitentiaire.

LE LENDEMAIN, dès l'aube, on arrêtait un suspect dans l'affaire de l'assassinat du Père Noël des Galeries Lafayette.

EN SURSAUT



J'ai entendu le mécanisme métallique de la porte et ça m'a réveillé en sursaut. Je dors beaucoup mieux depuis qu'on m'a offert cette chambrette pénitentiaire. Elle est pas bien grande, c'est entendu, mais la literie est pas mauvaise.

J'ai pensé que c'était l'heure du petit-déjeuner mais l'odeur du café n'est pas parvenue jusqu'à mes narines.

La porte s'est ouverte et j'ai aperçu, entre mes paupières mal écartées, deux silhouettes s'approcher, l'une derrière l'autre. La première tenait ses deux mains dans le dos et la suivante portait une casquette tout ce qu'il y a de réglementaire.

- Tiens, v'là de la compagnie, Karim. Tu te sentiras moins seul pour la Nouvelle Année.

Le maton a glissé une clé dans les menottes du type qu'avancait la tête basse et l'a poussé vers l'intérieur de ma cellule. Enfin, je dis « ma », c'est façon de parler, d'autant qu'à compter de cet instant il allait me falloir la partager.

Le type est resté un moment comme ça, les bras ballants et le regard vissé sur le sol bétonné et gris, sans dire un mot.

Pas même bonjour. Est-ce que c'est poli, ça, d'entrer chez les gens et pas leur dire bonjour ? Je vous demande un peu. Du coup, c'est moi qui ai brisé la glace, pour ainsi dire :

- Fais pas ton gêné, installe-toi, mon gars. Prends tes aises.

Le bonhomme a tourné la tête en direction de ma pomme et m'a jeté un drôle d'air. Mais toujours pas un mot. Ben, mes aïeux, la cohabitation promettait !

- Moi c'est Karim, j'ai continué. Et toi ?

- Wilfried, il a baragouiné.

J'ai tiqué un instant, perdu dans mes souvenirs...

Puis il s'est assis sur le grabat qui faisait face au mien. Purée, c'est cette gueule-là que j'allais devoir supporter désormais ?

- T'as fait quoi ? que j'ai demandé comme ça, pour faire la conversation.

C'est vrai, quoi ! Quitte à partager les murs, autant que ça se passe dans la bonne humeur plutôt qu'à se regarder en chiens de faïence toute la sainte journée. Et Dieu sait si les journées sont longues par ici...

- T'as pas envie de le savoir... qu'il m'a répondu du tac au tac.

- Oh ! Si tu le prends comme ça ! Moi, au final, je m'en fous. Je me suis retourné vers le mur et j'ai fini ma nuit, jusqu'à l'heure du vrai petit-déjeuner avec le café.

NOTRE PREMIÈRE JOURNÉE « EN COUPLE » s'est déroulée sans autre anicroche. Mon coloc n'a pas décroché un mot jusqu'à ce que l'ampoule nue du plafond s'éteigne à l'heure du couvre-feu.

Les premiers véritables sons qui ont franchi ses lèvres ont été ses putain de ronflements de dix heures du soir jusqu'à six plombs du matin. Un camionneur, le type ! L'enfoiré. J'ai

eu beau siffler, ça l'arrêtait pas. Même quand j'ai entamé « *La petite Huguette* » en mi bémol, rien à faire ! J'ai pas bouclé l'oeil de la nuit. À un moment donné, j'étais à deux doigts de me lever et de lui coller une paire de chaussettes roulées en boule dans le gosier pour le faire taire ! Auquel cas, le commissaire aurait encore eu beau jeu de me placarder un quatrième macchabée sur les endosses. Avouez, deux hommes enfermés dans une cellule de prison, l'un d'eux retrouvé étouffé avec la paire de chaussettes de l'autre dans le fond de la bouche, c'est du genre « *La chambre jaune* » de Leroux, non ? Difficile à défendre, ce coup-là !

Finalement, j'ai quand même dû m'endormir un peu en toute fin de nuit ou à l'aube car j'ai une nouvelle fois été tiré de mon sommeil plutôt... violemment !

J'étais en train de rêver que je pratiquais la spéléologie et j'avais à quatre pattes le long d'un interminable boyau qui allait rétrécissant vers une lumière blafarde... Ça m'a fait penser à ces histoires de mort imminente dans lesquelles les gens racontent avoir distingué une lumière au bout d'un tunnel. Sauf que mon tunnel devenait de plus en plus étroit, au point que les parois m'empêchaient peu à peu de progresser. Je devais ramper sur le ventre, à présent, m'arrachant les avant-bras, les genoux. Puis une sensation de claustrophobie m'envahissait alors, je sentais mes poumons se serrer, ma gorge se nouer, l'air venait à me manquer. Soudain, je me retrouvai en apnée complète, coincé dans le boyau, incapable ni d'avancer ni de reculer. J'allais mourir là, dans les entrailles de la terre, comme une taupe asthmatique !

C'est alors que j'ai ouvert les yeux et compris que mon rêve n'était que l'émanation d'une réalité bien pire encore.

J'étouffais réellement !

Le visage haineux de Wilfried était penché sur moi.

Ses deux mains enserrant ma gorge, ses pouces enfoncés sur mon larynx...

Quelques secondes avant de perdre connaissance, je entendu ces mots, comme prononcés du fin fond du tunnel obscur :

- Alors, Karim, on ne reconnaît plus ses vieux... amis ?

Et ça a été le black-out.

10
VOTRE AVIS ?



Quelques heures plus tard, lorsque les matons pénétrèrent dans la cellule de Karim et Wilfried, l'un des deux détenus était retrouvé sans vie...

MAIS LEQUEL ?

POURQUOI ?

ET COMMENT ?

* * *

VOTRE AVIS, lecteurs, est à présent sollicité par l'auteur de cette nouvelle !

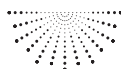
Vous voulez connaître la fin ? Ou les fins, peut-être ?

Pour cela, rendez-vous sur (www.sebastientheveny.fr) et

découvrez qui de Wilfried ou Karim est mort dans la cellule,
de quelle manière et pour quel motif...

Et vice-versa...

L'UN (FIN ALTERNATIVE 1)



Lorsque les matons pénétrèrent dans la cellule, à l'heure du petit-déjeuner, quelle ne fut pas leur stupeur en découvrant le corps sans vie de l'un des deux détenus.

L'un était froid et l'autre dormait du sommeil du juste.

Ce fut un branle-bas de combat discret afin de ne pas déclencher l'ire du reste des détenus. Un mort dans une cellule voisine n'arrangeait pas la réputation du centre et plombait l'ambiance déjà fort morose des lieux...

Ce fut donc avec toute la discrétion et la diligence possible que l'administration pénitentiaire évacua la dépouille de Wilfried Lacassagne, mort étranglé et étouffé à l'aide d'une paire de chaussettes au fond de la gorge.

KARIM AL NASRI fut conduit menotté auprès du directeur du centre pénitentiaire, auquel s'était joint le commissaire qui avait conduit les enquêtes relatives aux homicides récents.

- Comme on se retrouve, Karim ! triompha le commissaire. Je t'avais manqué, pas vrai ? Tu n'as rien trouvé de

mieux pour te faire remarquer que de zigouiller un quatrième gus ? Tu sais, si tu mourais d'envie de tailler une bavette avec moi, tu pouvais simplement demander l'autorisation de passer un petit coup de fil au commissariat ! Ils ont mon numéro direct, hein, vu que je suis l'un de leurs plus gros fournisseurs de clients...

- Je vois que vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour légendaire, commissaire, se contenta de rétorquer le sans-abri désormais abrité. Toutefois, il y a une once de vérité dans vos propos, cette fois. Car, je l'avoue, c'est bien moi qui ai fait avaler son extrait de naissance à ce fumier de Wilfried.

- Ah ! Je le savais, apprécia le commissaire. Yes !

Le directeur du centre pénitentiaire trouva l'exclamation du commissaire assez déplacée mais s'abstint de commenter. Karim, lui, commençait à s'habituer au caractère parfois emporté du grand flic de quartier qui l'avait pincé.

- Seulement, je suis innocent des trois premiers assassinats qu'on veut m'imputer, monsieur le commissaire, nuança le prisonnier.

- Il n'est que l'heure de vous expliquer, dans ce cas, avança le directeur.

- Je ne demande pas mieux, votre Éminence, railla Karim, s'emmêlant dans les appellations officielles. Figurez-vous que je m'escrime à expliquer à ce brave fonctionnaire de police ici présent que je n'y suis pour rien dans ces affaires-là. Mais il semble bouché à l'émeri...

- Je t'interdis ! se fâcha le commissaire en fondant sur le vieux barbu.

- Calmez-vous ! intima le directeur. Laissez-le parler. On vous écoute.

Alors Karim livra sa propre version des faits.

. . .

- QUAND JE ME suis réveillé ce matin, du moins quand j'ai été tiré du lit par cet énergumène en train de m'étrangler, je suis sorti de mes gonds, c'est forcé ! Surtout quand il m'a demandé si je le reconnaissais. Un peu, que je le reconnais-sais, cette enflure ! Même si avec les années, il avait plus tout à fait la même gueule qu'avant. On a comme qui dirait élevé les cochons ensemble. Je veux dire, on a eu, à une certaine époque, un business commun.

- Quel genre de business ? voulut savoir le commissaire.

- Rien d'illégal, rassurez-vous, ce n'est pas le genre de la maison... Non, juste des investissements en bourse, dans l'immobilier, des trucs comme ça. C'était y'a bien trente ans, maintenant. On avait mis nos billes dans le même sac, on était copains comme cochons, alors. Pis les choses ont mal tourné, c'est souvent comme ça dans les histoires de gros sous. Le type m'a fait un coup de Trafalgar en se barrant avec ce qui restait de la caisse, pour faire simple. Il s'est littérale-ment envolé en fumée. Et v'là qu'un jour, il réapparaît. C'était y'a pas bien longtemps, je l'ai aperçu traîner dans mon quartier.

- Vous avez renoué le contact ?

- Non. Je sais même pas s'il m'a reconnu, à vrai dire. J'avais un peu changé, z'imaginez bien. Entre le businessman qu'il avait connu à l'époque et le clodo que je suis devenu, ma gueule mangée derrière ma barbe grise hirsute, y'avait comme un gouffre. Mais quand je l'ai vu débarquer dans ma cellule, j'y ai lu un signe divin. Entre quatre murs, on allait pouvoir s'expliquer. Mais j'étais loin d'imaginer ce qui allait suivre.

- C'est-à-dire ?

- Ses confessions glaçantes...

- Allez, Karim, joue pas au Pierre Bellemare de service, suspense compris. Accouche ! Il t'a baragouiné quoi, le

gaillard ? C'est ce qu'il t'a raconté qui t'a poussé à lui court-circuiter le pharynx ?

- Si vous saviez...

- Justement, on aimerait bien savoir, se fâcha l'officier de police.

- Wilfried m'a tout avoué. C'est lui qui a déglingué les trois victimes. Son but ? Me faire porter le chapeau, me faire plonger à sa place. Se débarrasser de moi une bonne fois pour toutes, en souvenir de nos querelles d'antan. Je dois dire qu'il a failli réussir son coup, hein ? Maintenant, vous allez me relâcher, puisque c'est pas moi le coupable ?

- Pas si vite, t'as quand même un mort sur la conscience...

- Légitime défense, votre Honneur !

- À prouver... nuança le flic. Qu'est-ce qu'il t'a avoué exactement ?

- Eh bien, qu'il m'observait depuis quelques jours, assis sur mon trottoir. Qu'il m'avait bien reconnu, le bougre. Quand il a vu mon embrouille avec le jeune con beurré qui m'a emmerdé un samedi soir, il s'est dit que c'était l'occasion de me faire accuser de son assassinat. C'était peut-être bien lui le témoin anonyme qui m'a donné, pas vrai ?

- Peut-être... Continue !

- Ensuite, il m'a vu en compagnie de Pierre, ce type qui m'a offert un dîner de prince au restaurant. Comme après la première fois vous m'aviez relâché, il en a remis une deuxième couche. Il a profité d'un moment où j'ai dû aller pisser pour fouiller dans mon baluchon et y piquer mon couteau pour le planter dans le dos de Pierrot la tendresse... Cette fois y'avait une preuve matérielle contre moi. C'est là que vous m'avez pincé pour de bon. Sauf qu'après ça, il a dû prendre goût aux meurtres, « qui a tué, tuera » qu'on raconte, non ? Bref, j'étais déjà en cabane quand il a suriné le troisième type, le Père Noël de pacotille, et c'est là qu'il m'a rejoint à l'ombre... CQFD !

- Et que vous vous êtes expliqués...

- Voilà ! On avait des comptes à régler, chef ! Des arriérés pour ainsi dire. Pis j'allais pas me laisser étrangler sans broncher, quoi ! Je me suis rebiffé, j'ai songé à cet instant-là à Pierre qu'était une victime collatérale innocente, un brave homme, un saint qu'avait pas demandé à croiser ce fumier. Je l'ai vengé, en somme. Et aussi au Père Noël, ça se fait pas, ça ! Voilà, c'est aussi simple que ça, Votre Excellence ! Bon, vous me relâchez, maintenant ?

OU L'AUTRE (FIN ALTERNATIVE 2)



Lorsque les matons pénétrèrent dans la cellule, à l'heure du petit-déjeuner, quelle ne fut pas leur stupeur en découvrant le corps sans vie de l'un des deux détenus.

L'un était froid et l'autre dormait du sommeil du juste.

Ce fut un branle-bas de combat discret afin de ne pas déclencher l'ire du reste des détenus. Un mort dans une cellule voisine n'arrangeait pas la réputation du centre et plombait l'ambiance déjà fort morose des lieux...

Ce fut donc avec toute la discrétion et la diligence possible que l'administration pénitentiaire évacua la dépouille de Karim Al Nasri, décédé des suites d'une strangulation puissante et imparable.

WILFRIED LACASSAGNE FUT CONDUIT MENOTTÉ auprès du directeur du centre pénitentiaire, auquel s'était joint le commissaire qui avait suivi les affaires d'homicides récentes.

. . .

- QU'EST-CE qui vous a pris d'étrangler ainsi votre compagnon de cellule ? Vous veniez à peine d'arriver, s'étonna le commissaire en préambule.

- Peut-être bien que je venais à peine d'arriver mais il m'a pas fallu longtemps pour comprendre à qui j'avais affaire, répondit d'emblée le prisonnier.

- Comment ça ?

- Pardi ! C'était pas la première fois que je rencontrais ce vieux dégueulasse. Je le connaissais que trop bien. J'avoue que le hasard a bien fait les choses en me plaçant dans la même cellule que lui !

- Vous le connaissiez d'où ?

- Oh ! D'une époque fort lointaine. Y'a trente ans de ça, on a mené quelques affaires ensemble.

- Quel genre d'affaires ? s'intéressa le commissaire.

- Tout ce qu'il y a de plus légal. Des histoires de gros sous, des investissements, on était un peu associés, on va dire. Sauf qu'au bout d'un moment, le business a périclité à cause de ce salaud qu'a eu la fâcheuse idée de jouer ses propres atouts, il m'a doublé sur un coup fumant et il s'est tiré avec la caisse, y compris la part qui me revenait. Mais le gaillard s'est évaporé dans la nature et je l'ai plus revu pendant des années... jusqu'à ce que tombe sur un vieux clodo à la barbouze dégueulasse et que, malgré ce déguisement, j'ai bien reconnu son regard de fumier. Je vous passe ma joie de le savoir descendu si bas sur les barreaux de l'échelle sociale. Il avait dû dilapider tout ce qu'il m'avait fauché. Mais c'était encore pas assez à mon goût, je voulais qu'il paye à vie pour ce qu'il m'avait fait. Alors moi j'ai vu rouge, vous comprenez ?

- Je ne comprends pas très bien, non. Vous pouvez développer ?

- J'y viens. J'ai imaginé un stratagème qui allait le faire plonger sans aucun souci. Je le surveillais depuis un appartement que je louais en face de son gourbi favori. C'est là que

j'ai assisté à son altercation, un samedi soir, avec un jeune type éméché. C'est là que l'idée à jailli en moi comme une évidence. J'ai suivi le jeune mec et je l'ai suriné. Ensuite j'ai appelé anonymement vos services pour témoigner avoir vu Karim faire le coup. Je représentais en quelque sorte la voix des riverains honorables face à ce sans-abri qui constituait le parfait bouc émissaire, mon commissaire ! Un coup de génie, hein ?

- N'exagérons pas... Ensuite ? La deuxième victime, c'est vous aussi ?

- Oui ! triompha Wilfried Lacassagne. Encore plus fort, cette fois-ci ! J'ai profité d'un moment où le vieux était parti pisser pour subtiliser son couteau — en prenant des gants, si j'ose dire — et le planter dans le dos du mec qui l'avait invité le soir-même à dîner ! Faut pas abuser, quand même, régaler ainsi un clodo qui empeste le chacal, y'a des limites à la bienséance, merde ! Pis moi je savais qui il était vraiment, ce Karim qu'avait l'air si misérable, si pitoyable : un misérable salaud, oui ! Bref, grâce à ce couteau où y'avait ses empreintes, il était fait comme un rat...

- C'est alors qu'il a été arrêté, en effet. Dans ce cas, pourquoi avoir assassiné une troisième personne ? Ce pauvre homme déguisé en Père Noël.

- Je me suis laissé emporter... J'y avais pris goût, en quelque sorte. Vous savez ce que c'est...

- Non, je ne sais pas, non...

- Le crime de trop, c'est évident. Même si descendre le Père Noël m'a fait bien plaisir : j'en pouvais plus de ces mises en scène marketing de fêtes de fin d'année. Mais ça a été le grain de sable dans mon mécanisme, l'erreur fatale. Finalement, ça m'a servi quand même puisque ça m'a permis de terminer le boulot.

- En retrouvant votre meilleur ennemi dans la même cellule ?

- Exactement, monsieur le commissaire. Un coup du sort fantastique ! Quoi de mieux que quatre murs et des barreaux pour s'expliquer entre hommes du monde ? plaisanta Wilfried.

- Sauf que vous avez aggravé votre cas.

- J'étais plus à ça près. Jamais trois sans quatre, comme on dit, hein ?

- Presque...